

MIGUEL DUPLAN

L'INDÉPENDANCE DES ÂMES

ROMAN

D
M
E
U
R
E
S
D
E
S
S
A
U
V
A
G
E
S

MÉMOIRE
D'ENCRER



L'INDÉPENDANCE
DES ÂMES

Miguel Duplan

L'INDÉPENDANCE
DES ÂMES

MÉMOIRE D'ENCRIER

Ami lecteur,

L'indépendance des âmes n'est pas un livre de bonne foi et il n'est pas moi que je peins.

Quoique...

La Martinique, ce bout d'île, confetti planté au milieu de mille îles de l'Atlantique, depuis sa « découverte » par Christophe Colomb, l'exploitation forcenée de sa nature par les Français dès 1635, la déportation massive d'esclaves africains à partir de 1670, n'arrête pas de faire parler d'elle et de révéler l'autre à ses natures les plus inextricables, les plus meurtrières, les plus avides et s'est constituée aujourd'hui, dans un gouffre subtil, colonie, département, région, territoire, contrées originales dominées par l'omniscience de la singularité française.

La genèse de *L'indépendance des âmes* dont l'action se déroulera pendant six siècles est la grève générale commencée en Guadeloupe le 20 janvier 2009, et qui s'est étendue à la Martinique le 5 février. Après quarante-quatre jours de conflit en Guadeloupe, un protocole d'accord était signé par Élie Domota pour le Collectif Contre l'Exploitation Outrancière, le préfet Nicolas Desforges pour l'État français et Victorin Lurel, le président du Conseil régional. En Martinique, un même protocole avait mis fin à la grève générale en satisfaisant quelques revendications populaires.

Pour autant, l'essentiel, le rêve et le réel emmêlés, n'y était pas. Et je me demandais, en échafaudant les rythmes de ce roman, s'il ne valait pas mieux le bâtir, non comme une utopie qui vire au cauchemar, qu'un certain nombre de lecteurs hostiles ou bienveillants se sentiraient obligés de remettre en question pour des raisons d'hypersensibilités ontologiques, ou comme une histoire dont le but ultime serait son improbable réalité, mais plutôt comme une détresse immanente en forme de rêve dont j'aurais savamment façonné les contenus romanesques aussi délibérément que ses aspects les plus obscurs. Ainsi, j'ai écrit, en toute transe, en toute perfidie, *L'indépendance des âmes* comme un roman dans lequel une poignée de lecteurs verraient une chronique de l'aliénation déclenchée par mes contradictions, ce que moi-même, au cours de mes vies passées en Martinique, j'étais presque arrivé à croire.

Car la question du phénotype dévoile une âme à fleur de peau. En effet, le récit est parsemé d'expressions ou d'épithètes qui colorent les protagonistes. Mais pourquoi donc avoir choisi de les dépeindre en rose? Les Martiniquais sont-ils devenus si panachés au point d'avoir perdu toute identité apparente? Ce rose indifférencié est-il un pied de nez loufoque adressé aux damnés de la créolisation? S'agit-il de dire sérieusement que nous sommes tous des mutants en pourparlers? L'homme noir a-t-il disparu de nos exigences? L'homme blanc a-t-il disparu de nos existences? Se sont-ils confondus dans une nasse quelconque? Se sont-ils mixés, et encore remixés pour accoucher de « cette race » appelée métissage? Si indéfinissable qu'on ne saura jamais à quoi ils ressemblaient à l'origine? Autant de questions existentielles pour lesquelles j'aimais ne pas avoir de réponses claires et qui suggéraient que moult narrateurs abonderaient cette transhumance dystopique, chacun interrogeant le réel à sa façon.

Car mes héros, Jean-Baptiste Négri et Moïse M'adouba, représentent respectivement béké déchu de ses privilèges se refaisant une fortune et un statut social en France et leader

noir, guère mieux loti, devenu dictateur à vie, régnant sur un peuple apparemment libre mais engourdi par un stupéfiant, «Le Mélange Bizarre», le maintenant dans l'inaction totale, se démenaient pour jouer et rejouer cette nécessité bringuebalée par nos manques. La Martinique n'en finira donc jamais de surprendre le monde.

Je te souhaite le plus sincère et le plus singulier des voyages, lecteur.

Et avant le commencement de cette histoire que se passe-t-il?

Moïse M'adouba rêve.

Moïse M'adouba rêve. Forcément, il chante les enfances invraisemblables. On n'était pas loin des plaines moutonnées du François, sur les cimes allègres de Petite France. Une bande turbulente, frères et sœurs, tête grainée, torse nu ou pas, papillonnait dans les environs de l'Usine du Simon et longeaient sans coup férir un chemin de fer qui avait déjà fait son temps. Au premier rang de la procession, Sarah, terrible, garçon manqué, arbalète bandée raide dans ses pognes rugueuses, poursuivait de sa haine frivole quelques colibris paresseux. Ensuite, Moïse M'adouba. Déjà longiligne, taciturne, sûr de ses choix. C'était souvent lui qui ordonnait l'attaque ou le repli. Et puis enfin, les autres, marmaille disparate, agglutinée dans les cannes du béké. Et elle fanfaronnait la marmaille. Éblouissante quand elle dansait dans la ferveur des mangues de la vieille Amandine. Et c'est ainsi, son petit carré laborieux devenait leur champ de bataille. Ils s'y cachaient. Et ils s'y perdaient. Rires. Dans les feuilles grasses des choux de Chine. Rires. Dans les fourrés épineux. Rires. Derrière le tronc des mombins. Rires. Et les parties de haut les mains prenaient racine jusqu'à la tombée de la nuit. Et jamais, au grand jamais, nul d'entre eux, rires toujours, n'entendait leur maman qui d'en bas, criait de rentrer tout de suite. Tout de suite! Et à la fin de ces rires, un fruit comme à peine consommé. Moïse M'adouba s'agite, forcément, il chante les désirs inassouvis.

Et avant le commencement de cette histoire que se passe-t-il?

Jean-Baptiste de Négri rêve.

Jean-Baptiste de Négri rêve. Forcément, il chante les amours invraisemblables. À la fin des années quatre-vingts, à l'âge de vingt ans, il avait déserté la plantation facile de son père. Dans les nuits de Fort-de-France, il boissonnait à la recherche d'aventures simples et sans lendemain, fréquentant bouges connus et inconnus. Il était devenu un quelconque fils de béké dévergondé. Ce soir-là, était ouvert un bar, derrière l'Impératrice, dans lequel un groupe de jeunes musiciens massacrait La Perfecta. Le souffle acide des trompettes empêchait toute conversation. Il observait le placide rubato des assoiffés. Commandait un punch. Que sitôt bu, il s'en irait, fatigué. Elle tournait autour d'un petit Français comme un lâcher de guidon. Lequel claquait les doigts pour s'imposer. Champagne. Elle enfilait la coupe, le remerciait, allait partir. La rattrapant, chiffonnait ses doigts, glissait quelques billets dans le creux de l'oreille. Main dans la main. Elle plaisait à Jean-Baptiste. Elle était grande, toujours garçon manqué, tout en jambes, des genoux qui se cognaient légèrement. Une mini-jupe jaune collée sur de petites fesses curieuses. Un décolleté transparent qui exposait des seins ronds et lourds. Elle plaisait vraiment à Jean-Baptiste. Attendre. Et puis ce fut son tour d'y passer. Il était trois heures du matin. Agacé, il lui en fit le reproche. D'un autre âge. La persécutait en créole sur sa destinée volage. La toisait sottement comme un mari jaloux. Surprise, elle

amorçait une rotation. Il capturait ses poignets. Excuse-moi, reste là. Une éternité. Un soupir. Son sourire. Il lui désignait le bar et lui demandait ce qu'elle buvait. La même chose que toi. Le rhum dur les conciliait dans une parole pas compliquée. De temps en temps, elle dodelinait de la tête sur une musique intérieure. Je m'appelle Sarah. Jean-Baptiste, qu'il lui répondit. Et ce fut elle qui suggéra : on y va ? Il squattait, au 45 de la rue François-Arago, un luxueux duplex appartenant à sa famille, vide la plupart du temps. Et s'y trouvait une immense bibliothèque. Elle s'était précipitée sur les rayons. Son visage s'était éclairé sur *Moi Laminiaire*, d'Aimé Césaire. C'est mon poète préféré ! Et pour faire son malin, il lui récitait les théorèmes de la Créolité qui dénigraient le maire de Fort-de-France has-been. Tais-toi ! Je n'ai pas envie de t'entendre ! Mets un son ! La Divinité ! C'est par là la douche ? Elle s'était enfermée dans la salle d'eau d'où il entendait le savon qui se régalaient sur sa peau d'ébène. Elle sentait bon son eau de Cologne. Éteins la lumière ! Alors, se pelotonnant en lui, s'unissant aux mesures de la mélodie, tournoyant comme dans une mazurka éternelle, s'inventant un fiancé nouveau, l'enlaçant fort, à en mourir, elle l'avait embrassé. Une fois. Et puis encore une fois. Et lui ? Lui murmurait un je t'aime qui ne puait pas l'alcool. Et à la fin de tous ces baisers, un fruit comme à peine consommé. Jean-Baptiste de Négri s'agite, forcément, il chante les amours inassouvies.

MIGUEL DUPLAN

L'INDÉPENDANCE DES ÂMES

La Martinique. Ce bout d'île empêtré dans sa singularité française accède à l'indépendance à la suite du mouvement de la *Pwofitasyon*: grève générale contre la vie chère et l'exploitation outrancière aux Antilles. *L'indépendance des âmes* est une fresque historique, dystopique, riche en saveurs, humours et humeurs créoles. Écriture somptueuse. Personnages fracassants. Sensualités débridées. Rien n'est épargné dans cette fable politique qui met face à face Jean-Baptiste de Négri, béké déchu de ses privilèges, et Moïse M'Adouba, leader noir devenu dictateur à vie.

Né à Sainte-Marie en Martinique, Miguel Duplan vit en Guyane où il enseigne. Prix Carbet 2007 pour son roman *L'Acier* (L'Harmattan), il est l'auteur de *Discours profane* (Éditions des Équateurs, 2008), *Un long silence de Carnaval* (Quidam éditeur, 2010), *Chronique des monts jolis* (Seuil, 2015). Il a publié chez Mémoire d'encrier *Les chants incomplets* (2013).

MÉMOIRE
D'ENCRIER

